

Patrick Boucheron, Jacques Chiffoleau (éd.), *Religion et société urbaine au Moyen Âge : études offertes à Jean-Louis Biget par ses anciens élèves*

Paris, Publications de la Sorbonne, 2000, 567 p. (préface de Pierre Toubert) (bibliogr., tablx., cartes)

Catherine Vincent

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/assr/938>

DOI : 10.4000/assr.938

ISSN : 1777-5825

**Éditeur**

Éditions de l'EHESS

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 octobre 2003

Pagination : 63-170

ISBN : 2-222-96739-2

ISSN : 0335-5985

**Référence électronique**

Catherine Vincent, « Patrick Boucheron, Jacques Chiffoleau (éd.), *Religion et société urbaine au Moyen Âge : études offertes à Jean-Louis Biget par ses anciens élèves* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 124 | octobre - décembre 2003, document 124.55, mis en ligne le 25 octobre 2005, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/938> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.938>

---

Égypte, il permet l'abolition, souhaitable pour J.A., de la Distinction Mosaïque.

Cette étude « se propose » plus particulièrement « d'examiner l'histoire de (...) l'utilisation de la référence à l'Égypte dans un processus de suppression de la Distinction Mosaïque » (p. 28), non sans s'interroger, simultanément, sur l'origine du monothéisme et les relations entre la religion d'Israël et la religion d'Akhenaton. Après un chapitre présentant le thème et la méthode suivie, l'ouvrage se décline en cinq sections, articulées autour de figures de proue : Akhenaton, auteur de la première contre-religion, l'égyptologue John Spencer, l'évêque William Warbuton, le philosophe Karl Leopold Reinhold et le psychanalyste Sigmund Freud, qui, bien que restant dans le paradigme de Moïse l'Égyptien, marque une rupture fondamentale : aux matériaux collectés jusqu'alors et exploités par des auteurs poursuivant des buts différents se substituent désormais les données rassemblées par les sciences historiques (pour reprendre les termes de l'auteur, au paradigme du souvenir se substitue celui du paradigme de l'observation). Dans le chapitre synthétique final, l'égyptologue J.A. reprend la parole en abordant notamment la question des origines égyptiennes de la Distinction Mosaïque.

Par son érudition et son traitement de sources très variées, cette étude est impressionnante. Les questions qu'elle ouvre sont nombreuses, à la fois sur la « révolution » armanienne, sur l'origine du monothéisme, sur les constructions proposées par les savants qui ont recouru à la figure de Moïse l'Égyptien dès l'époque des Lumières, mais aussi sur l'avenir des monothéismes. Elle sera indéniablement l'objet de débats, notamment des spécialistes de la religion d'Israël, qui est présentée de façon parfois trop monolithique. On peut simplement regretter que cette traduction – qui repose non sur l'édition originale, parue aux États-Unis en 1997, mais sur sa version allemande, déjà modifiée, publiée en 1998 – n'ait pas été l'occasion de supprimer les nombreuses répétitions et les longueurs qui rendent parfois pénible la lecture de cet ouvrage stimulant.

Rémi Gounelle.

124.54

BARNET (Miguel).

**Afro-Cuban Religions.** Princeton, Markus Wiener Publishers, 2001, 161 p. (illustr. cartes).

Cet ouvrage est une présentation générale des religions afro-cubaines destinée au public nord-américain. Elle se limite aux traditions

religieuses congo et yoruba présentes dans l'île, avec quelques mentions éparées aux rituels d'origine ewe-fon et efik. L'auteur décrit les croyances, les rituels, la musique, les danses et les arts graphiques qui constituent ces religions dans le contexte socio-historique de leur développement. Écrit dans un langage simple, sans prétention, ce petit livre constitue une première introduction aux études afro-cubaines. On regrettera néanmoins l'absence de bibliographie actualisée sur le sujet, en particulier pour les ouvrages et nombreux articles publiés en Europe et aux États-Unis.

Erwan Dianteill.

124.55

BOUCHERON (Patrick),  
CHIFFOLEAU (Jacques), éd.

**Religion et société urbaine au Moyen Âge : études offertes à Jean-Louis Biget par ses anciens élèves.** Paris, Publications de la Sorbonne, 2000, 567 p. (préface de Pierre Toubert) (bibliogr., tabl., cartes).

Avec le volume de *Mélanges* qui vient d'être offert à Jean-Louis Biget, ce genre académique prend un relief tout particulier. L'entreprise a délibérément été menée par les anciens élèves de celui dont on ne présente plus l'exceptionnel dévouement à la formation des jeunes historiens à l'ENS de Saint-Cloud, puis de Fontenay-Saint-Cloud. Les générations qui se côtoient au long de la table des matières démontrent avec éclat la fécondité du « maître ».

Fécondité qui ne se mesure pas uniquement à sa postérité mais aussi à la qualité scientifique de la formation dispensée. Celle-ci est à l'origine du tour de force réussi par le volume : rassembler des contributions *a priori* disparates, en un ensemble cohérent, fondé sur une problématique qui puise ses racines dans l'œuvre même de Jean-Louis Biget (liste de ses travaux, pp. 17-25).

Jean-Louis Biget, nul ne l'ignore, est l'homme d'Albi qui, au Moyen Âge, n'est pas n'importe quelle cité ! C'est tout d'abord un terrain privilégié pour l'analyse du monde urbain. C'est aussi la ville qui abrite l'un des joyaux du gothique méridional qui lui inspira de superbes pages. Et puis, c'est l'ouverture sur tout un pan de l'histoire médiévale, l'hérésie albigeoise, que Jean-Louis Biget a largement relancé et renouvelé hors de tout plaidoyer d'ordre religieux et de tout présumé régionaliste ou idéologique (p. 141). Aussi, sans vouloir enfermer ces *Mélanges* dans des catégories trop sommaires, on en résumera pourtant

l'objet en disant qu'ils proposent une réflexion sur la société urbaine médiévale dans ses rapports avec la religion. La question soulevée est donc celle d'une éventuelle spécificité de la religion urbaine, par delà même les réalités de la religion civile.

Pas de réponse directe à la question mais un bel ensemble d'exemples qui se répartit selon une très longue chronologie, de saint Germain de Paris à Jean Gerson, et couvre le territoire de l'Occident médiéval, de la Bretagne au monde germanique tout en faisant la part belle au « Midi », mais sans ignorer ses voisins byzantins et musulmans. Quels que soient leurs champs de recherche, tous les élèves de Jean-Louis Biget ont en effet tenu le pari de proposer un exemple qui puisse alimenter la problématique choisie. Un premier groupe de « cas » se trouve réuni sous le titre « L'Église, la ville et les pouvoirs : société urbaine et orthodoxie », où le monde des clercs est spécialement présent, comme il l'est dans les archives, que ce soit à Apt, Dijon, Moissac ou à la faculté de théologie de Paris. Le deuxième ensemble, autour du thème « Espace sacré, espaces urbains », s'attache à l'analyse de monuments ou de rituels qui ont été à la source de la construction de l'identité urbaine et de son évolution. Des exemples méridionaux – Limoges, Avignon, Bologne, l'Espagne du chemin de Saint-Jacques ou des villes reconquises, les forteresses d'Italie du Nord – voisinent avec les villes de Paris et d'Auxerre ou la lointaine Constantinople. Quant à la troisième partie intitulée « Pratiques religieuses, cultures urbaines, représentations », elle voit l'entrée en scène des représentations ; cependant, fidèles aux leçons de leur maître, les élèves de Jean-Louis Biget, n'ont jamais perdu de vue à leur sujet ni l'analyse critique ni les réalités sociales et politiques (avant-propos, p. 15), en traitant des groupes sociaux (universitaires et étudiants ou officiers de finances), des secteurs d'activité et des courants de pensée (la santé publique, la *convivencia* en Castille, le guelfisme, la mémoire franciscaine des martyrs) ou des images (l'iconographie trinitaire en Espagne ou le cycle des tapisseries de la Dame à la Licorne, dont l'interprétation est ici revisitée).

Il n'était guère possible, dans un compte rendu, de détailler le contenu des trente contributions réunies. Ce survol à haute altitude, dont on a conscience du caractère bien schématique, aimerait simplement et modestement inviter à la lecture.

Catherine Vincent.

124.56

BUJANDA (Jesús M. de).

**Index Librorum prohibitorum (1600-1966).** Montréal (Canada)-Genève, Médiaspaul-Droz, 2002, 980 p.

Les commissaires de police délivraient encore, voici un demi-siècle, des « certificats de bonne vie et moeurs », exigés dans certaines circonstances de la vie civile. La censure, s'agissant de lieux publics (théâtre, cinéma, affichage), s'est exercée encore plus longtemps, avant l'avènement de la permissivité. La Bibliothèque nationale avait son « Enfer » dont Pascal Pia a établi le catalogue érudit. Les « mauvais livres » – immoraux, hérétiques ou séditieux – ont longtemps eu le sort d'être brûlés en place publique ou, tout au moins, interdits à la vente et à la lecture. Le phénomène est européen, et il n'est pas seulement religieux. En France, l'abbé Louis Bethléem s'était rendu célèbre en publiant un recueil, aujourd'hui précieux, *Romans à lire et romans à proscrire* (en 1932, 11<sup>e</sup> édition, 140<sup>e</sup> mille). La Centrale catholique du cinéma donnait régulièrement la cotation morale de tous les nouveaux films sortis sur les écrans français. J.M.D.B., professeur à l'université de Sherbrooke (Québec) où il a fondé un centre d'études de la Renaissance, s'est attelé à la collation et à la publication de ces Index : dix gros volumes, à commencer par ceux des universités de Paris et de Louvain, des villes de Venise, Rome, Milan, Anvers, Parme, Munich, des inquisitions espagnole et portugaise, et enfin un *Thesaurus de la littérature interdite au XVI<sup>e</sup> siècle*.

L'entreprise s'achève avec un onzième volume : l'Index des livres condamnés et interdits par l'autorité suprême de l'Église catholique de 1600 à la réforme conciliaire de 1966 qui remplaça la Suprême congrégation du Saint-Office et de l'Inquisition universelle (fondée en 1542 et plusieurs fois réformée) par la Congrégation pour la défense de la foi et supprima le catalogue de l'Index des livres interdits.

L'originalité de ce travail est son caractère cumulatif : on y trouve la matière des éditions successives de l'Index, de la première (1632) à la dernière (1948), prolongée avec les livres inscrits à l'Index mais non catalogués entre 1948 et 1966 : soit plus de 5 000 ouvrages imputables à près de 3 000 auteurs, en y comprenant ceux qui ont été retirés par la réforme de Léon XIII en 1900. C'est une mine, pleine de surprises, où chaque nom est brièvement présenté.

On exprimera un seul regret. L'auteur ambitionnait une compilation exhaustive, et il lui a